

Prédication Luc 12, 49 à 53

19 août 2007

Autres textes : Jérémie 38, 4 à 10 et Hébreux 12, 1 à 4

« Je suis venu apporter un feu sur la terre, et je voudrais qu'il soit déjà allumé ! Ne pensez pas que je suis venu apporter la paix sur la terre. Au contraire, je vous le dis, je suis venu apporter la division. »

Oui, ces paroles violentes sont bien de Jésus.

Jésus, que l'on imagine trop souvent cheveux au vent, sandales aux pieds, et branche d'olivier à la bouche à la « peace and love », renvoie ici une toute autre image.

On imagine facilement ces paroles dans la bouche d'un dictateur fanatique au regard noir et haineux que nous retransmettrait notre petit écran depuis l'autre bout de la terre...

Il est bon de n'oublier aucun passage des évangiles, aucune parole de Jésus.

Il est trop facile de ne garder que les paroles d'amour.

Oui, Jésus, notre Jésus, celui en qui nous croyons, est un violent.

Souvenez-vous l'épisode des vendeurs du temple. On a beau tourner le texte dans tous les sens, et trouver toutes les excuses possibles à l'attitude de Jésus, il a bel et bien chasser les vendeurs du temple, dans la violence physique et verbale.

Si nous prenons notre texte pour ce matin dans sa langue originale, le grec, la violence ressort d'autant plus : la signification du premier verbe, que notre traduction rend par « apporter un feu », est en fait « jeter » ou encore « lancer » : « je suis venu jeter un feu ». Ce mot « feu » a bien sûr une connotation très violente et fait référence à la destruction, au mal, à l'enfer. Quand Jésus dit ne pas être venu apporter la paix, ce mot est bien ici dans son emploi le contraire de la guerre. Puis, Jésus affirme être venu jeter la « division ». Ce mot fait encore référence dans les évangiles au mal. Ce mal qui est multiple, divisé, légion, en opposition d'habitude à l'unité en l'amour de Jésus-Christ.

Que veut donc nous dire toute cette violence manifeste ?

Pourquoi Jésus utilise-t-il des termes si connotés ? Que veut-il transmettre ?

Commençons par le début : pourquoi donc Jésus est venu sur terre ?

Il est envoyé par Dieu, pour abolir le péché qui brouille une relation directe des hommes et des femmes avec leur Dieu. Jésus est venu pour réconcilier Dieu et les hommes. Jésus arrive dans le contexte de la loi d'Israël qui, jusque là, fait le lien entre Dieu et ses créatures. Jésus n'est pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir, pour lui donner sa touche finale : le dernier coup de pinceau qui donnera un autre regard sur la vie. Cet accomplissement se fera par sa mort et sa résurrection, afin de tout nous pardonner et nous offrir une nouvelle relation avec Dieu. Jésus nous donne ainsi une nouvelle loi, celle de l'amour gratuit.

Oui, c'est vrai, je parle ici d'amour, mais pour réaliser tout cela, pour passer après 18 siècles d'histoire commune d'un peuple dans sa relation avec Dieu, la transition, vous le comprenez bien, ne se fera pas sans heurts, ni sans divisions...

Il n'est d'ailleurs pas difficile de lire dans les évangiles des passages où des maîtres de la loi, des lévites ou des pharisiens ne sont pas d'accord avec Jésus.

Nous aimons dire toujours qu'ils ne comprennent rien, qu'ils sont enfermés dans leur loi, mais je vous le dis, si nous avions été à leur place, avec 18 siècles de culture commune dans notre pays Israël, nous aurions réagi de la même façon. L'un de nous aurait été le pharisien qui critique Jésus un jour de sabbat, un autre ce lévite qui laisse un homme à demi-mort sur le bord de la route et même un autre parmi nous ce prêtre qui, voyant Jésus crucifié, se moque allègrement de lui : « Il a sauvé les autres, mais il ne peut même pas se sauver lui-même ».

Oui, nous aurions sûrement été de ceux qui avaient des difficultés à lâcher leurs traditions...

Qu'il est donc maintenant facile de comprendre les divisions emmenées par Jésus !

Quand chez nous, la remise en question d'une décision établie depuis seulement quelques dizaines d'années soulève les foudres...

Quand ailleurs, on ne peut pas changer les bancs chancelants du temple car le grand-père d'un fidèle les avait installés en son temps.

Quand ailleurs encore, les manifestations de joie lors d'un culte sont réprochées car au temps de la Réforme, les fidèles se tenaient en silence.

Ou quand enfin certains ont l'audace de penser pouvoir décider qui peut ou non se rendre au culte, selon son âge et son comportement...

Et bien, nous n'avons pas de mal à comprendre combien changer les choses après 18 siècles fut une tâche ardue pour Jésus-Christ.

Loin de moi l'idée de faire ici une leçon de morale. Car tout cela est bien naturel. L'être humain est ainsi constitué qu'il a besoin de repères et de cadres, et quand il s'agit de changer un tant soit peu ces repères, tout notre être en est bouleversé, plus ou moins c'est vrai selon notre histoire et nos sensibilités. Nul besoin de se blâmer pour cela. Le nouveau, par définition, est toujours synonyme de crainte et d'angoisse. Le changement fait naître en nous toutes sortes d'interrogations.

Je me souviens des préoccupations d'une personne âgée devant quitter sa maison : « comment cela va se passer ? je vais être perdue, ne plus me reconnaître, je vais perdre mes voisins, mes promenades habituelles, la vue de ma fenêtre ne sera plus la même... »

C'est ainsi que nous devons souvent user de tact et de diplomatie quand nous proposons de la nouveauté. Bel exemple avec Ebed-Melek, l'Ethiopien de notre texte lu tout à l'heure, qui a réussi, tout à fait calmement par ses paroles, à convaincre le roi Sédécias, de faire sortir Jérémie du trou où il l'avait fait jeter.

L'idéal est même d'arriver à susciter ces idées chez les autres. Cela nous en faisons l'expérience tous les jours ou presque :

avec notre conjoint quand nous voulons changer le lieu traditionnel des vacances,

dans notre famille quand le repas traditionnel de Noël va passer du 24 au soir au 25 à midi,
au travail quand nous voulons faire passer de nouvelles idées,
dans la paroisse quand des changements doivent s'annoncer pour résoudre les lacunes présentes.

Mais contrairement à ce qu'il **nous** est conseillé de faire, Jésus lui n'y allait pas par quatre chemins et ne faisait pas franchement dans la diplomatie.

Ainsi, parfois, oui, la violence régnait.

Et Jésus en était son maître.

La violence régnait pour faire réagir, pour faire changer les cœurs.

N'est-il pas utile parfois de me faire violence quand je m'enferme dans la résignation et le découragement ?

N'est-il pas utile parfois de « secouer » un proche qui ne veut plus rien faire ni entendre pendant une phase difficile ?

Et pour nous, femmes et hommes de foi, la question est maintenant la suivante : cette violence manifeste de Jésus nous donne-t-elle le droit d'en faire autant ?

Non, non et trois fois non.

Je ne suis pas Jésus-Christ.

Personne ici n'est Jésus-Christ.

Jésus-Christ a fait ce qu'il devait faire en son temps.

Jésus-Christ a accompli son devoir, celui de réconcilier Dieu avec les hommes, cela avec ses moyens.

Jésus a tout accompli pour nous.

Pour nous, tout est déjà fait, nous n'avons plus de devoirs à accomplir, ni de sacrifices, nous n'avons pas de violence à donner, encore moins encore de croix à porter.

Jésus l'a fait pour nous une fois pour toutes. Ce serait bien orgueilleux de vouloir encore porter une croix. La seule que nous sommes autorisés à porter est celle de notre impuissance. Reconnaître que sans Jésus-Christ nous ne sommes rien, et qu'avec lui nous sommes tout. Tout car réconciliés avec Dieu.

Et le fait que les idées, les sentiments, et même les certitudes que nous avons à propos de l'église, de la Bible et de la foi, ne sont pas les mêmes d'une personne à l'autre, devient aussi une richesse pour ceux qui acceptent de les voir ainsi.

La Réforme de Luther en son temps prônait l'interprétation personnelle de la Bible et la relation personnelle avec Dieu. Aujourd'hui, protestants, nous en sommes toujours là, fidèles à ce bon et beau principe. Chacun est libre d'interpréter la Bible comme il l'entend, et chacun vit une relation personnelle avec Dieu, que personne ne peut remettre en question. Pour résumer, il y a autant de façon de considérer la Bible et la foi qu'il y a de protestants. Ce matin, tous ici en face de moi, vous avez chacun et chacune des opinions différentes et variées.

Bravo !

Nous pouvons être fiers de cette diversité !

Je me souviens des articles de notre hebdomadaire protestant « Réforme », lors de la campagne présidentielle, qui rendaient compte de la diversité d'opinions politiques dans une même famille, et tout cela en échangeant librement sans difficultés.

Alors, ne gâchons pas cette richesse à coups de critiques faciles et systématiques, de condamnations hâtives et de jugements stériles.

Jésus nous met aussi en garde contre le jugement des autres : Luc 6.36 « ne jugez pas les autres et Dieu ne vous jugera pas ».

Respectons celle qui aimerait vivre le culte d'une façon un peu différente de la nôtre.

Écoutons celui qui fera des propositions pour que les jeunes aussi aient plaisir à venir rencontrer Dieu au temple.

Soyons indulgents et reconnaissants envers celle qui donne de son temps pour que la musique accompagne notre louange ou celui qui aura passé des heures entières à préparer une prédication.

Gardons pour terminer cette exhortation lue dans l'épître aux Hébreux tout à l'heure : « Rejetons donc nous aussi ce qui nous empêche d'avancer, rejetons le péché qui nous enveloppe si facilement ! Courons jusqu'au bout la course qu'on nous propose. Regardons toujours Jésus. »

Quand les querelles prennent le dessus ou quand la volonté de faire triompher notre opinion surpasse la raison première de notre présence ; regardons vers notre but commun : Jésus-Christ.

Là, plus rien ne pourra nous séparer, et nous avancerons alors unis, confiants dans la joie de l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Notre but commun à tous : Jésus-Christ !

Notre but commun à tous : Jésus-Christ !

Nous le croyons !

Amen !